

NORD-SUD

REVUE LITTÉRAIRE

N° 2 — 15 Avril 1917

UN NUMÉRO
PAR MOIS

0^f,50

CLÉMENT MILART.....	Miroir... Poussière.	
GUILLAUME APOLLINAIRE.	Après le Cinéma	} Poèmes.
—	Fusée Signal	
PIERRE REVERDY.....	Trois Poèmes.	
VINCENT HUIDOBRO.....	L'Homme triste (poème).	
PAUL DERMÉE.....	Festin (poème).	
MAX JACOB.....	La Guerre	} Poèmes.
—	1914	
—	Note sur la vie de Rosalie Fromager.	
	Chronique mensuelle.	Entre autres choses.

CHRONIQUE MENSUELLE

CHAQUE CHOSE A SON NOM. — Ceux qui n'y regardent pas de si près avant d'appliquer une épithète à quelqu'un se sont déjà trompés sur notre compte. On nous a appelés futuristes et néo-futuristes. Il faut donc le dire, ici nous ne sommes rien moins que futuristes. Au contraire nous trouvons que le futurisme n'a été que la manifestation artistique d'un réveil national italien. Donc beaucoup d'énergie mais très peu d'Art et chacun sait que l'enthousiasme seul ne suffit pas dans ce domaine. Cependant les aspirations futuristes dans leur excès n'étaient pas toutes négligeables ; elles ont secoué une torpeur là où il en était grand besoin. Mais à présent il faut chercher des bases plus solides et surtout plus appropriées au mouvement artistique qu'on a voulu tenter. Celles d'où on était parti s'étant affirmées nettement insuffisantes.

Pour nous qui croyons qu'on ne peut créer aujourd'hui l'art de demain pas plus que refaire celui d'hier nous nous contentons d'être de notre temps, et de produire avec nos propres moyens. L'école littéraire et poétique qui s'affirme en nous n'a pas une appellation particulière ; elle n'en existe pas moins. C'est là l'essentiel, le nom qu'elle portera importe peu et viendra un jour, peut-être par hasard, aux lèvres de quelqu'un.

Mais nous avons cru bon de relever l'ignorance de ceux qui n'hésitent pas aujourd'hui à appeler futuristes tous ceux dont ils ne peuvent encore admettre les œuvres.

Nous nous sommes occupé du cubisme parce que le cubisme est l'art qui nous intéresse et dans lequel nous avons foi. Ce n'est pas pour le faire admettre à ceux qui n'en veulent rien savoir mais pour bien leur faire entendre au moins qu'aucune compromission n'est plus possible à présent et qu'il faut savoir distinguer une porte d'une fenêtre pour éviter de se casser le nez en sortant de la chambre où l'on est enfermé.

LES GRIMACES. — On ne saurait croire comme, en France, les journaux qu'on dit d'idées avancées ! et ceux qui les rédigent sont, au fond, de tristes et pauvres retardataires. Imbus d'idées politiques qui ne sont pas plus nouvelles que d'autres, ils ont planté leurs griffes sur de vieilles gloires de l'avant-dernière génération au moins et de là ils accablent leurs contemporains des plus grotesques lamentations. Ils ne se doutent pas, tant ils sont ignorants, que tous les bourgeois (c'est leur mot) aiment aujourd'hui précisément ceux qu'ils sont arrivés cinquante ans trop tard pour découvrir. Ils combattent donc des morts en défendant des morts. Fiers de ce rôle, ils ferment les yeux à toute création actuelle qui ne soit pas un pastiche de ce qu'ils connaissent du passé. Au fait connaissent-ils quelque chose ? Pas, en tout cas, qu'ils sont les snobs du passé comme ils reprochent aux autres d'être ceux du présent ou de l'avenir. Ils ont en plus l'assurance que donne la certitude de ne pas se tromper. Ils ont encore quelque chose en plus...

LETTRE. — Parmi de copieuses injures qui, d'où elles viennent, ne peuvent être pour nous qu'encourageantes, nous recevons des marques de vive sympathie et d'amitié. Entre autres voici une carte de F. T. Marinetti qui sait se montrer à la guerre qu'il a préconisée aussi vaillant qu'à la tête du mouvement artistique qu'il a créé :

Du fond de la tranchée, à mes amis français de Nord-Sud, une poignée de main peu littéraire mais très italienne et très chaleureuse.

F. T. MARINETTI.

73^e Batteria Bombarde, 11^e Divisionne Zona Guerra.

MIROIR ... POUSSIÈRE

On pourrait croire, à nous voir défiler, qu'il n'y a que des têtes de nègres aux fenêtres. Mais nous avons aussi quelques autres spectateurs. Des gens qui ne sont pas restés dedans quand il fallait.

Ce sont des masques qui pendent au balcon. Et l'on croyait qu'on avait pendu tous les promeneurs des places publiques de province.

*
* *

Celui qui était à cheval tourna la tête et regarda briller les casques dans la poussière.

Tout le monde voulait le suivre, mais tout le monde allait à pied. Quand il allait trop vite une prière ardente montait de la foule.

Le cavalier pleura sur son uniforme bleu.

Et le premier canon dont la culasse éclata lui brûla les poils du visage. On aurait cru alors qu'il était né dans un autre pays.

*
* *

Cependant la colonne marchait sous le soleil brûlant entre deux ruisseaux taris où poussaient des épines. Derrière la montagne il devait se passer quelque drame où les oiseaux jouaient le principal rôle. Un nuage trop lourd se fondait dans la mer.

Alors, quelqu'un se mit à chanter d'une voix qui ressemblait à la tienne.

Le cavalier leva la tête et écouta.

*
* *

On traversa des villages où les chats curieux restaient sur le seuil des portes malgré la peur.

Un âne regardait avec humilité le cheval monté d'un si beau cavalier. Les étables ne devaient pas partout être les mêmes.

Sous le pont où des enfants pêchaient leur ombre, il y avait peut-être des ennemis cachés.

Mais il fallait passer quand même.

*
* *

Un clairon sonnait derrière le cimetière. C'était peut-être la guerre, malgré l'été. Et les cadres rajeunis éclataient sous de nouveaux paysages. Il fallait partir si loin !

Les yeux des femmes étaient comme des sources. Et les perles s'évaporaient en brillant au soleil. La nuit on ne se doutait pas d'où venaient les étoiles.

*
* *

Quelques-uns de ceux qui suivaient s'arrêtèrent. Et celui qui était à cheval ne connaissait pas leur fatigue.

Plus tard il ne fut entouré que de quelques enfants qui continuaient à courir comme de jeunes chiens. Le soir tombait. On entendait à l'horizon les grelots d'une vieille voiture. Le bruit venait de loin ou peut-être au détour du chemin on allait voir venir des gens qu'on avait oubliés.

Rien ne vint. Le silence et la mort, ou seulement, peut-être, le sommeil.

*
* *

Dans le vent qui frôlait les toits et les volets ceux qui avaient regardé, la veille, entendirent passer des paroles qu'ils ne comprenaient plus. Ceux-là se mirent à douter et à rire. D'autres qui avaient peur se mirent en colère. Puis il y avait ceux qui avaient l'air de prier en attendant.

*
* *

La colonne repartait au grand jour derrière le soleil qui s'en allait déjà.

Le cavalier était monté plus haut. Le cheval noir était devenu blanc. Par la bride un superbe nègre le tenait. Mais ce qu'on ne voyait pas, c'était le petit chien qui jappait par derrière.

Quand on ouvrit le feu, il était trop tard, les ennemis étaient déjà partis derrière les arbres.

Un vieillard comptait des sous, assis sur une borne. Et c'est tout ce qui restait de ceux que l'on voyait depuis la veille défiler devant la porte de l'église.

AVANT LE CINÉMA

Et puis ce soir on s'en ira

Au cinéma

Les Artistes que sont-ce donc

Ce ne sont plus ceux qui cultivent les Beaux-Arts.

Ce ne sont pas ceux qui s'occupent de l'Art

Art poétique ou bien musique

Les Artistes ce sont les acteurs et les actrices

Si nous étions des Artistes

Nous ne dirions pas le cinéma

Nous dirions le ciné

Mais si nous étions de vieux professeurs de province

Nous ne dirions ni ciné ni cinéma

Mais cinématographe

Aussi mon Dieu faut-il avoir du goût

FUSÉE-SIGNAL

Des villages flambaient dans la nuit intérieure

Une fermière conduit son auto sur une route vers Galveston

Qui a lancé cette fusée-signal

Néanmoins tu feras bien de tenir la porte ouverte

Et puis le vent scieur de long

Suscitera en toi la terreur des fantômes

Ta langue

Le poisson rouge dans le bocal

De ta voix

Mais ce regret

A peine une infirmière plus blanche que l'hiver

Eblouissant tandis qu'à l'horizon décroît

Un régiment de jours plus bleus que les collines

lointaines et plus doux que ne sont les coussins de l'auto

GUILLAUME APOLLINAIRE.

TROIS POÈMES

1

Un carré de rayon s'abat sur la lumière

Ailleurs il fait sombre

Et je vois voler mon chapeau

*Et vos doigts me disent le nombre
des oiseaux*

Qui sont dans la cage d'en face

La fenêtre fait une grimace

Le rideau

se lève

*Et celle qui me regarde
est belle*

Derrière il y a de l'eau

Une glace

Et l'ombre danse à travers les carreaux

Soleil

Merveille

C'est une danseuse irréelle

Sur le bout des arbres du boulevard.

Les grelots tintent

il est tard

Et nos souvenirs carillonnent

Un soldat fatigué s'endort sur le rempart.

2

Une lettre écrite à l'envers

La main qui passe sur ta tête

Et l'heure

Où l'on se lève le matin

Soleil rouillé

Vitre fondue

Nature morte

*Le courant d'air ferme ma porte
Et les songes m'ont réveillé
Il y a encore une bougie qui brûle*

3

Quelque temps passé

La Nuit claire

Un nouveau soleil s'est levé

Le lendemain

*Un vieillard à genoux tendait les mains
des animaux couraient tout le long du chemin.*

Je me suis assis

J'ai rêvé

Une fenêtre s'ouvre sur ma tête

Il n'y a personne dedans

Un homme passe derrière la haie

La campagne où chante un seul oiseau,

Quelqu'un a peur

Et l'on s'amuse

Là-bas entre deux petits enfants

La joie.

Toi contre moi.

La pluie efface les larmes.

On ne peut pas marcher dans le sentier étroit

On rentre du même côté

Mais il y a une barrière

Quelque chose vient de tomber

Là-bas derrière

Une ombre plus grande que lui-même fait le tour de la Terre

Et moi je suis resté assis sans oser regarder.

PIERRE REVERDY.

L'HOMME TRISTE

Sur mon cœur il y a des voix qui pleurent

Ne plus penser à rien !

Le souvenir et la douleur se dressent

Prends garde aux portes mal fermées.

Les choses s'ennuient

Dans la chambre

Derrière la fenêtre où le jardin se meurt

les feuilles pleurent

Et dans le foyer tout s'écrase

Tout est noir

Rien ne vit que dans les yeux du chat

Sur la route un homme s'en va

L'Horizon parle

dans le crépuscule il s'efface

La mère est morte sans rien dire

Et dans ma gorge un souvenir

Ta figure au feu s'illumine

Quelque chose voudrait sortir

Quelqu'un tousse dans l'autre chambre

Une vieille voix

Comme c'est loin !

Un peu de mort tremble dans tous les coins.

VINCENT HUIDOBRO.

(Traduit de l'espagnol.)

FESTIN

*Ils ont tant canonné le Ciel que le voilà criblé de trous!
Il ne tardera pas à tomber.*

A tâtons dans les ténèbres

On se chasse, une lame aux dents.

Des fous reniflent, l'haleine chaude.

Où me cacher, dans quelle chapelle ?

Chaque rencontre veut un mourant,

Les bouchons sautent comme des cervelles

Et l'orgie est soûle de sang.

— Baisse-toi, vite.

Trop tard!!

Mon fils a l'éternité des cadavres

Le voilà beau comme un héros !

Et ce carnage se poursuit depuis cent jours.

J'ai mis ma main dans toutes les blessures

Il y a tant de morts que j'en ai oublié le nombre.

Toutes les infirmières sont tombées à la peine

Et il n'y a pas assez de bois au monde

Pour leur faire à tous des bières.

Au ciel des Iles Anthropophages

Dieu a mis la Croix du Sud

Pour tous les morts sans tombeau.

Sans doute allons-nous voir naître bientôt

Quelque vaste constellation cruciale !

Nos morts ne sont pas enterrés.

Plus d'ennemis ! Leurs bouches mordent la terre !

Mes amis viennent... avec une arme derrière le dos.

Il faut bien vivre, allons !

Des cadavres nouveaux !

La dernière fille agonise sur le corps du dernier poète.

Plus un appel sous les étoiles.

Or, il fallait que cela fût !

Mais je ne veux pas qu'on voie jamais tout ce carnage !

Je vais monter sur le toit de la grange

Pour boucher les trous du ciel avec mes doigts.

Et le premier qui s'approche, je l'abats.

PAUL DERMÉE.

POÈMES EN PROSE

Les boulevards extérieurs la nuit sont pleins de neige ; les bandits sont les soldats : on m'attaque avec des rires et des sabres, on me dépouille : je me sauve pour retomber dans un autre carré. Est-ce une cour de caserne ou celle d'une auberge ? Que de sabres ! que de lanciers : il neige ! on me pique avec une seringue ; c'est un poison pour me tuer. Une tête de squelette voilée de crêpe me mord le doigt. De vagues réverbères jettent sur la neige la lumière de ma mort.

La guerre

Les éclairs n'ont-ils pas la même forme à l'étranger ? Quelqu'un qui se trouva chez mes parents discutait de la couleur du ciel : Y a-t-il des éclairs ? c'était un nuage rose qui s'avavançait. Oh ! que tout changea ! Mon Dieu ! est-il possible que ta réalité soit si vivante ! La maison paternelle est là ; les marronniers sont collés à la fenêtre, la préfecture est collée aux marronniers ; le mont Frugy est collé à la préfecture : les cimes seules, rien que les cimes. Une voix annonça : Dieu ! et il se fit une clarté dans la nuit. Un corps énorme cacha la moitié du paysage : était-ce Lui ? était-ce Job : il était pauvre, il montrait une chair percée ; ses cuisses étaient cachées par un linge : que de larmes. O Seigneur ! il descendait... comment ? alors descendirent aussi des couples plus grands que nature : ils venaient de l'air dans des caisses, dans des œufs. Ils riaient et le balcon de la maison paternelle fut encombré de fils noirs comme la poudre. On avait peur. Les couples s'installèrent dans la maison paternelle et nous les surveillions car ils étaient méchants. Il y avait des fils noirs jusque sur la nappe de la table à manger et mes frères démontaient des cartouches Lebel. Depuis je suis surveillé par la police.

1914

MAX JACOB.

NOTE SUR LA VIE DE ROSALIE FROMAGER, FEMME GAËTAN

I

Entre trois personnes également désabusées et qui partagent le même ennui naît une intimité pleine de charme. C'est ce qui me retint à la villa des Bamberger. Si ç'avait été comme l'ont prétendu mes amis l'amour que la royale beauté de M^{me} Bamberger inspire à ceux qui l'approchent croyez qu'il ferait ici de cette noble femme l'héroïne d'une nouvelle digne d'une si importante circonstance; or je ne fais que transcrire une note petite et humble comme celle qui en est l'objet, M^{me} Gaëtan, fidèle vassale de mes hôtes. J'ajoute qu'au fond de ce petit golfe normand où mes connaissances de docteur en médecine étaient uniques, le sentiment de leur utilité me retint pendant un mois au chevet du lit de M^{me} Bamberger souffrante.

Deux fois dans la semaine, le jeudi et le dimanche, M^{me} Gaëtan y apportait dès le matin son silence, ses mains oisives et son regard étonné. Elle porte un sarreau de pensionnaire et des sabots de paysanne. Ses yeux d'enfant surprennent dans une figure maigre de quadragénaire et un ruban de velours dans ses cheveux décolorés. Elle a la démarche modeste et la voix rude. Elle est douce; ses gestes sont peu nombreux mais violents. Ses manières sont celles de la ville, la boue de ses sabots celle de la campagne. Sa pauvreté s'étale sauf dans sa conversation qui est de chiens de luxe et de fermages. Des accents d'autorité démontrent l'humilité habituelle aux pauvres et à elle-même. La dévotion ne donne pas toujours l'onction à ceux qui vont à Dieu parce qu'ils ne peuvent aller ailleurs. La piété dont les insignes traînent sur sa poitrine et sur les images misérables qu'elle jetait à ma table le dimanche ne se lit pas sur sa figure osseuse, non plus que les déceptions et la douleur. Ma curiosité qu'elle éveillait était excitée et non calmée par les Bamberger qui s'en amusaient. Ils la surnomment l'« ingénue comique »; il paraît que des prix au conservatoire de Paris et des rôles au théâtre des Nouveautés ont justifié ce sobriquet. M^{me} Gaëtan en travesti! M^{me} Gaëtan sur une scène!

La verdure et la mer reconquirent pour un jour M^{me} Bamberger sur la maladie. L'intérêt que prenait la convalescente à certaine portée de levrettes élevées par sa protégée et celui que je prenais à leur nourrice nous amenèrent à des sentiers boueux, à des landes rocheuses, à des falaises et finalement à une interminable maçonnerie le long de l'Océan. Mille jappements grêles répondirent à une sonnette rouillée et M^{me} Gaëtan parut à une énorme porte blanche qu'elle avait ouverte. Sous des lauriers humides les levrettes grouillaient autour d'une sorte de cabine de bains haute de deux étages et qui n'en comprenait pas un

seul : le logis de M^{me} Gaëtan. Quelle propreté ! Les murs de bois et le plancher venaient d'être lavés ; si haut que l'œil suivît le tuyau d'un petit fourneau à trois pieds c'était pour se réjouir de son éclat. La blancheur des poteries rivalisait avec celle d'un petit lit pliant pour encadrer quelques images célestes, quelques livres et un rosaire. La netteté embellit la misère mais la dévoile. Elle vivait, au milieu d'un domaine dont nous apercevions les serres immenses, en pauvre non pas en avare. Je l'en aurais cru l'unique serviteur si je n'avais pas été persuadé que toutes ses ressources étaient dans la charité de mon hôtesse et l'unique propriétaire si j'en avais jugé par l'attitude capricieuse et autoritaire qu'elle y montrait.

« Eh bien, ma chère petite, faites-nous faire le tour de votre propriété, dit M^{me} Bamberger. »

La falaise déploie un éventail de cultures et le replie sur le château. Pour accéder à l'intérieur on en descend l'escalier. Les lauriers et les sapins aident à en cacher les façades ; les persiennes closes, de pauvres mobiliers de bonnes dans des chambres multiples. On ne voit que du grand salon la mer qu'on a oubliée dans toutes ces caves. Là, une collection de meubles gothiques ferait croire qu'on est dans un musée si leurs rangées, face au large window, ne faisaient songer plutôt à une scène de théâtre ou plutôt si un piano à queue fermé et un harmonium en forme de prie-Dieu, ne faisaient rêver à l'intimité constante d'un habitant défunt. M^{me} Gaëtan qui m'accompagnait devant des tableaux anciens dit au portrait d'un homme en rouge dont les abondants cheveux étaient couronnés de lierre : « C'est mon mari ! »

II

« L'exactitude est la politesse des rois, me dit-elle un dimanche en m'apportant trois volumes. Chose promise, chose due ! Je me permets de vous offrir les livres de mon mari : inutile de vous dire que je prendrai la liberté de vous demander votre jugement. Il s'était lancé dans la littérature, malheureusement il est mort avant d'avoir réussi. C'était un intellectuel comme vous, mais c'était un gaillard râblé qui ne reculait pas devant le travail manuel. Oh ! non ! mais quel être, monsieur, charmant avec le monde et, chez lui, pas à prendre avec des pincettes... les artistes, n'est-ce pas?... Il est allé à Paris, au Théâtre-Français, proposer sa pièce ; d'abord il leur a flanqué un savon parce qu'ils l'ont refusée et il s'est tué raide en habit noir en plein fauteuil d'orchestre un soir de première. Voilà un grand péché, n'est-ce pas, monsieur ? Ah ! dame, je prie nuit et jour pour que Dieu lui pardonne et je fais pénitence. Mais enfin ! mettez-vous à sa place ! C'était un indé-

pendant! On a le droit d'être indépendant quand on est poli! Il n'était pas de ceux qui se multiplient en révérence et qui jouent au grand seigneur; il ne savait pas toujours être aimable mais il était poli. Il méprisait tout... le mal, bien entendu, les ganaches, les sales gens comme il disait, mais il faisait à chacun son plus gracieux sourire, et comme il était intelligent, il n'en pensait pas moins. Il a refusé les palmes académiques (c'est quand il a eu l'idée de faire valoir le bord de la mer en cultivant la vigne). Moi, je ne suis pas capable de déguiser, j'aurais fait un mauvais diplomate, moi, je suis trop colère. Ah! il n'a pas su mener sa barque, non! il était ébloui par les théories socialistes, vous savez, les utopies et par le luxe, le brillant : vous verrez... Vous lirez ses livres. La femme terrible, la pieuvre disposée au mal, c'est moi! la femme idéale, c'est cette personne brillante à qui il avait offert l'hospitalité et Dieu sait que je ne lui fais aucun reproche! que Dieu lui pardonne comme je lui pardonne, le pauvre bougre! il est tout excusé! une trempe d'homme comme ça, monsieur! une pièce! et sec! Vous avez vu son portrait! Il faudrait cinq cents pages pour raconter les trois années que j'ai vécu près de lui. Je crois n'avoir jamais connu le bonheur sur cette terre que ces trois années-là. J'étais très malmenée, très malmenée et tout le monde était content. Il aimait passer la nuit sur mer quand ça hurlait. Quelle lutte épouvantable, n'est-ce pas? Et moi qui suis poltronne! une vraie brebis timide... je ne suis pas forte, eh bien, il m'attachait au gouvernail. Ces sorties-là me coûtaient! on n'était pas très bien là dedans. Maintenant je vois un peu de monde, je vends ses livres en fantaisie aux gens qui visitent les collections du château. Quelles gens, si vous saviez! quelles sales gens! oh! ces procédés... nègres!... j'en ai le droit n'est-ce pas? il n'y a rien là d'indigne! Oh! j'aurais été commerçante, j'aurais gagné tout ce que j'aurais voulu. A ce point de vue, remarquez qu'à l'époque que je rappelle, il a écrit des livres contre la religion... vous connaissez ce genre à dormir debout. C'était un impulsif mais il était très habile, il avait ses raisonnements enfin! c'était un garçon très intelligent. Régulièrement je n'ai pas le droit de vendre de tels livres... ce serait très grave, cette histoire-là!... je ne m'en affecte pas plus qu'il n'y a lieu. Je m'entends très bien avec les braves gens de l'épicerie : J'ai besoin de biscuits pour mes chiens, de petites bougies pour mon autel... ils ont besoin de papier... c'est un mouvement de commerce perpétuel... commerçante toujours!

III

Pour un enfant, un individu est seul dans une espèce; pour un

homme, il y entre; pour un artiste il en sort. Avant de quitter M^{me} Gaëtan je devais la voir avec d'autres yeux que ceux d'un enfant. Les contestations d'un fermier mirent sous mon regard le bail qui l'attache au château et le nom du propriétaire, une demoiselle Marguerite Fromager. Cette demoiselle trouvant commode pour elle-même et pour tous qu'on confondît la signature de sa fille avec la sienne dans les actes d'administration de son domaine l'avait légalement déclaré. Pour décharger sa pensée de certains soucis et sa conscience de tout remords elle contribuait chaque mois de trente francs à la vie de Rosalie Fromager, femme Gaëtan (Gaëtan d'Ivry). Le portrait à la robe rouge savait, lui, tirer autant d'argent de sa belle-mère, propriétaire, que de sa propre famille d'ailleurs. D'après M^{me} Bamberger, en épousant Rosalie, actrice du théâtre des Nouveautés, il est possible qu'il ait satisfait moins le goût qu'il avait pour elle que celui qu'il avait des châteaux. Avant que par la mort d'un vieux peintre, son amant, la demoiselle mère de M^{me} Gaëtan devînt propriétaire de terres et de meubles gothiques, elle l'était d'un modeste café situé dans un faubourg de Caen. La future M^{me} Gaëtan d'Ivry naquit au milieu de filles qui donnaient de l'ivresse aux soldats avec des boissons et autrement aussi. L'art dramatique, puis le mariage durent paraître à cette malheureuse les premiers stades vers le Paradis qu'elle apprend pieusement à mériter aujourd'hui et dont je lui souhaite les félicités éternelles.

MAX JACOB.

Entre autres choses :

LA FAUNE DE FLORE. — Quelques voix mêlées montent au plafond. Comme tout change le soir — le mardi soir surtout. Les têtes tournent dans la glace où les yeux se noient. La température a baissé. Au fond il y a une jeune femme qui regarde la pendule. On parle de la révolution — Celle d'aujourd'hui. En boitant un gros oiseau essaie de traverser le Boulevard Saint-Germain. Il voudrait entrer. Il y a trop de monde, c'est complet. On se presse dans la porte de verre qui ne tourne plus, à cause du froid. Voilà un pas de fait. Quelqu'un voudrait dire un mot sur la parcimonie du garçon qui économise le champagne. On sortira tout à l'heure après le thé, je vous prie de vous rasseoir. Et le client qui recevait un titre de revue dans son monocle... !

Dire qu'il y avait là trente personnes qui parlaient. Quel bruit ! Les éclats des bijoux retombaient dans les verres vides. Et la rue Bonaparte est de plus en plus noire : huit heures 1/4.

PETIT POÈME TROUVÉ DANS LES PAPIERS D'UN AUTRE. — Il passe modeste et fier, entre deux haies de gens curieux. La lueur qui l'entoure a effacé son ombre. Il est seul !

Il y a plus de dents qui grincent que de mains qui battent, mais personne ne rit. On ne sait plus rire. A peine un méchant mot d'esprit.

Après on vit un réflecteur essayer d'aveugler la lune avec sa glace. Il était tard. Sur le ciel on voyait les ombres de *celui* qui avait inventé ce nouveau monde dans les livres. Il avait effacé tous ces noms pour y mettre le sien. Et des gens passaient harassés de leur fatigue du dimanche. On recommencerait le lendemain pour ne jamais finir.

BIBLIOGRAPHIE

GUILLAUME APOLLINAIRE.

L'enchanteur pourrissant, luxe, 1909, bois d'André Derain. — *La poésie symboliste*, en collaboration, 1909 (l'Édition). — *Le Théâtre italien*, 1910. Louis Michaud, Paris. — *L'Hérésiarque et C^{ie}*, nouvelles, in-18, 1910 (P. V. Stock). — *Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée*, in-4^o, luxe, 1911, bois de R. Duffy (Deplanche). — *L'Enfer de la Bibliothèque Nationale*, in-8^o, en collaboration, 1912 (Mercure). — *Méditations esthétiques*, les peintres cubistes, in-4^o, 1912 (Figuère). — *Alcools*, poèmes, 1913 (Mercure). — *La fin de Babylone*, roman, in-8^o, 1913 (Édition). — *Les trois Don Juan*, in-8^o, illustré, 1914 (Édition). — *Le Poète assassiné*, 1916 (Édition).

MAX JACOB.

La Côte. Recueil de chants celtiques, 1911. — *Saint Mathorel*, roman, 1910. — *Les Œuvres mystiques et burlesques de frère Matorel, mort au couvent*, 1912. — *Le siège de Jérusalem*, 1911.

PIERRE REVERDY.

Poèmes en Prose. Édition de luxe 1915 (librairie Monnier, 7, rue de l'Odéon). — *La Lucarne Ovale* (Poèmes), 1916, épuisé. — *Quelques Poèmes*. Plaquette (librairie Monnier, 7, rue de l'Odéon).

LE COURRIER DE LA PRESSE "LIT TOUT"

"Renseigne sur Tout"

CE QUI EST PUBLIÉ DANS LES
JOURNAUX, REVUES & PUBLICATIONS
de toute nature
Paraissant en France et à l'Étranger
et en fournit les Extraits sur tous Sujets et Personnalités

RÉPERTOIRE des CITATIONS de GUERRE

CITATIONS à l'ORDRE de l'ARMÉE
CROIX de GUERRE, LÉGION d'HONNEUR
MÉDAILLE MILITAIRE

CH. DEMOGEOT, Directeur
21, Boulevard Montmartre, PARIS (2^e)

Circulaires explicatives et Tarifs envoyés franco

ABONNEMENTS : Un an : 6 francs

12, rue Cortot (18^e) -:- Librairie Monnier, 7, rue de l'Odéon

Le premier numéro est complètement épuisé, hormis quelques exemplaires pour collections.

Service gratuit aux artistes et littérateurs du front qui en feront la demande

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

Adresser tout ce qui concerne la Revue à : Pierre Reverdy, 12, rue Cortot (18^e)

GALERIE PAUL GUILLAUME

16, avenue de Villiers -:- Paris

Œuvres d'ANDRÉ DERAIN

SCULPTURES NÈGRES